

XYZ. La revue de la nouvelle

Les métamorphoses de Paul Hymer

André Thibault



Number 62, Summer 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault, A. (2000). Les métamorphoses de Paul Hymer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 60–68.

Les métamorphoses de Paul Hymer

André Thibault

Paul Hymer adorait son travail de recherche comme ingénieur chimiste. Pour le reste, il n'usait des sentiments qu'avec la plus stricte modération, ce qui cadrerait parfaitement avec son allure effacée et sa tenue vestimentaire d'une extrême discrétion. Ceux qui le croyaient passionné des échecs prenaient simplement pour de la passion une application opiniâtre à pratiquer cette gymnastique mentale que les observateurs superficiels considèrent comme un divertissement.

Son rapport au monde matériel était simple et cohérent : il aimait que la matière lui obéisse. Par exemple, il raffolait des crêpes bretonnes en raison de leur docilité à la manipulation humaine.

En matière spirituelle, sa logique implacable ne se démentait pas. Ayant entendu un jour une chorale interpréter *Les sept dernières paroles du Christ*, il s'était dit : « Soyons logiques : "dernières" signifie qu'il n'y a plus rien à ajouter. » Il avait alors abandonné toute pratique religieuse et développé une spiritualité de la mémoire, pour laquelle il songeait sérieusement à obtenir un brevet d'invention.

Bref, dans tous les secteurs de son existence, Paul Hymer savait se protéger de l'imprévu et de la fantaisie. Les gens s'intéressaient peu à son existence, convaincus qu'il ne s'y passait rien de palpitant. Ils avaient tort. Bien sûr, notre ingénieur contrôlait avec succès les conditions de ses expériences chimiques, et parvenait même à régulariser de façon impeccable son propre régime de vie et le contenu habituel de ses pensées. Mais les murs de sa destinée s'avérèrent moins étanches que ceux de son laboratoire.

Jusqu'alors, l'idée de la paternité l'avait laissé dans une totale indifférence. Ce type d'activité nécessitait une partenaire. Or, le regard qu'il jetait sur les femmes se caractérisait essentiellement par la distance ; il n'avait pas envie d'un rapprochement que réprouvait son penchant pour la concentration mentale. Il aimait

répéter qu'il suffit d'un moment de dissipation dans la vie sombre et malheureuse d'un chercheur pour que cette expérience du plaisir crée un besoin tyrannique. Il évitait donc de se tenir dans les bars, les soirées mondaines et tout autre endroit où risquent d'éclorre des passions déraisonnables.

La faille du système se produisit là où Paul Hymer s'y attendait le moins. Jetant les yeux un soir sur une revue scientifique multidisciplinaire, il tomba sur un article très sérieux écrit par la démographe Renée Prouvette. En des termes dénués de tout caractère passionnel, et en appuyant son argumentation sur une séquence impressionnante de tableaux et de graphiques, l'experte en arrivait à préconiser un relèvement du taux de natalité. À n'en pas douter, cette Québécoise appartenait aux ligues majeures de ces chercheurs — habituellement de Toronto — dont les montants de subvention témoignent éloquemment du génie scientifique. L'article offrait la clé d'un problème insoluble. Qui mieux que cette Renée Prouvette, si visiblement cartésienne, pouvait s'associer à lui pour engendrer un bébé dont la science démontrait la rigoureuse nécessité? Les progrès fabuleux des biotechnologies permettaient de rendre les modalités de l'opération aussi virginales que possible. Paul Hymer se rendit donc dans une banque de sperme y déposer la substance idoine, et l'expédia à la démographe, aux soins de la revue, lui annonçant que pouvait ainsi s'accomplir en elle l'œuvre de l'esprit scientifique. La jeune femme consentit et son âme loua le donneur.

L'enfant prédestiné naquit dans la nuit du 24 au 25 décembre. Cet événement nocturne s'amorça sous de sombres auspices. La mère s'était livrée dans les derniers jours de la grossesse à des calculs impliquant force équations du troisième ou du quatrième degré. Vous imaginez sans peine les capricieux méandres que décrivaient les graphiques. L'imprudente avait négligé de se préoccuper des conséquences de cet exercice sur le fœtus. Par des mécanismes psychosomatiques que l'on comprend de mieux en mieux, les courbes tortueuses stockées dans les méninges de la mère générèrent une hormone aux vrilles fantaisistes, qui transmit son message de cellule en cellule jusqu'au placenta; le cordon

ombilical du pauvre bébé se mit à reproduire dans son tracé les volutes et spirales dont la mémoire chimique de ces savantes hormones lui répétait la formule algébrique. Le malheureux poupon naquit avec le cordon entortillé.

— Ce détail va marquer son inconscient pour la vie, déclara sentencieusement le docteur Masoch, obstétricien et psychanalyste de Renée Prouvette. Le seul moyen de canaliser ses pulsions tortueuses de façon acceptable pour la société sera de l'orienter vers une carrière politique.

On lui donna le nom de Noé, nom qui inciterait sans doute le peuple un jour à se laisser embarquer. « Gloria », chantèrent les anges dont on connaît le parti pris pour les bébés conçus sans procréation charnelle. De plusieurs centres de recherche, des mages vinrent rendre hommage au nouveau-né.

Pendant ce temps, à environ deux cents kilomètres plus loin, dans les prairies en friche entourant le coquet village de Sainte-Jacinthe, des fleurs sauvages se reproduisaient elles aussi, mais selon un procédé beaucoup plus traditionnel. Prolifiques, elles surabondaient.

Une famille débrouillarde et imaginative avait su tirer parti de la situation. L'entreprise Després Végétal organisait la cueillette de ces plantes, les faisait sécher, les empaquetait, étiquetait le tout et approvisionnait en tisanes un marché débordant quelque peu la région des Bois Tendres. Ces opérations fournissaient du travail à une vingtaine de personnes du village.

Or, peu après que le bébé de Paul Hymer et de Renée Prouvette fut né, l'économie du Québec subit des transformations majeures, que ni l'un ni l'autre des deux parents n'avait prévues. Les fonds jusqu'alors dévolus par l'État à la recherche, tant chimique que démographique, se mirent à diminuer dangereusement. Tous les espoirs se tournèrent désormais vers la petite et la moyenne entreprise, à condition que de vigoureux entrepreneurs y modernisent les philosophies de gestion et se lancent à l'assaut des marchés étrangers.

Cette conjoncture dramatique força les deux parents à se fréquenter. Ils confrontèrent leurs calculs, quant aux sommes

qu'impliquerait la responsabilité du poupon si on voulait le préparer convenablement aux hautes fonctions auxquelles il était destiné. Ils estimèrent les revenus que leur procureraient leurs travaux de chercheurs si on extrapolait sur un quart de siècle les tendances présentes à la baisse des subventions. Ils convinrent en comparant revenus et dépenses qu'à ce rythme leur rejeton commencerait à manquer du nécessaire, entre les âges de six ans et sept mois, et sept ans et trois mois. La marge d'erreur de ce calcul ne dépassait pas un dixième pour cent. Ne reculant devant aucun sacrifice en présence de chiffres qui leur indiquaient aussi clairement la voie à suivre, ils tirèrent la seule conclusion sensée qui découlait de ces données : ils devaient réorienter leurs carrières selon les nouvelles tendances de l'économie.

Ils se documentèrent, fouillèrent, épluchèrent mille rapports, études, dossiers et monographies. Sans l'ombre d'un doute, la région des Bois Tendres possédait la combinaison optimale d'atouts divers pour que s'y développe une impressionnante brochette de petites et moyennes entreprises rivalisant de dynamisme. Quelques entrepreneurs indigènes en avaient déjà ébauché les préludes ; mais pour qu'ils dépassent ces balbutiements et escaladent les cimes aiguës de l'industrie de pointe, il leur manquait le support d'une expertise scientifique moderne. Sinon, la région raterait sa chance historique, et on se contenterait d'y maintenir des petites boîtes familiales à la gestion archaïque et à la production stationnaire. Ces gens considéraient comme le sommet de la réussite d'obtenir des profits permettant à la famille du propriétaire d'aller chaque hiver passer quelques semaines dans le sud.

Avec une frénésie tout à fait contrôlée, le couple consulta la liste des entreprises de la région des Bois Tendres. Utilisant une grille élaborée au centre de recherches industrielles de Novosibirsk (Sibérie), ils découvrirent que la Després Végétal présentait la meilleure combinaison de facteurs. Nos deux savants se pointèrent donc un beau jour au bureau de monsieur Després, avec des propositions détaillées d'association et de modernisation. On analyserait chimiquement ces fleurs sauvages et on y trouverait

des substances entrant dans la composition de nouveaux plastiques hyperrésistants, fort prisés en particulier dans la construction des engins spatiaux. De plus, il ne convenait guère à une entreprise de cette importance de reposer pour son approvisionnement sur une matière première rendue imprévisible par le caractère aléatoire de l'accouplement des fleurs sauvages. Il fallait en planifier la reproduction. Bref, si monsieur Després voulait pour son entreprise une croissance en flèche, il devait s'associer avec un ingénieur chimiste et une démographe. L'industriel écarquilla les yeux. C'était bien à lui, et à ses petites fleurs sauvages toutes simples et ordinaires, que ces deux impressionnants visiteurs s'intéressaient de la sorte ! Avec assurance, ces personnes-là prévoyaient un avenir extraordinaire pour l'humble entreprise de village Després Végétal ! Une chance aussi inespérée ne reviendrait pas de sitôt.

À peine quelques mois plus tard, les fleurs sauvages qui poussaient dans les nombreuses prairies en friche entourant le coquet village de Sainte-Jacinthe entrèrent dans le haut de gamme de l'industrie. Un grand espace s'offrait à la poussée conquérante de notre chercheur fondamental recyclé dans le virage technologique.

Il fallait avant tout étudier le marché, en ne visant rien de moins que le créneau international. L'Amérique semblait beaucoup trop étroite. L'avenir ne se jouait-il pas désormais en Europe, et la France n'y était-elle pas pour les Québécois la porte d'entrée naturelle ? Le chimiste n'avait jusqu'alors éprouvé nul attrait pour Paris, ville qu'il trouvait anachronique, impressionniste, discoureuse et frivole. Mais vue sous un nouvel angle, tellement plus fonctionnel, la capitale française se mit à l'attirer vivement. Il fut facile de convaincre monsieur Després de piger allègrement dans son bas de laine pour avancer à Paul Hymer de quoi payer des frais de séjour substantiels, et notre savant s'envola tout de go pour Paris, afin de vérifier l'intérêt des Européens pour les substances chimiques extraites des fleurs sauvages qui poussaient dans les terrains en friche entourant le coquet village de Sainte-Jacinthe dans la région des Bois Tendres. Renée ne put

se résoudre à s'éloigner de son ordinateur ; elle resta à la maison et veilla sur le moïse du petit Noé.

L'immersion dans ce magma urbain longtemps évité eut sur le savant un effet tout à fait imprévu. Jusqu'alors, en parfait chercheur, Paul Hymer s'était complu dans l'ombre des laboratoires où se réfugiaient tant d'humbles et désintéressés serviteurs de la science. Le goût de la notoriété lui était demeuré étranger. Mais il se découvrait maintenant la vocation d'un messie technologique appelé à modifier le cours de l'histoire.

Notre rédempteur perçut Paris comme un Capharnaüm social où le marché des réputations présentait l'animation et l'éclat d'un carnaval permanent. Sans nul doute, sa bonne parole convertirait rapidement le Tout-Paris, et le Royaume de Després Végétal rallierait toutes les nations européennes. Cette mission soumettait sa vie à des exigences radicalement nouvelles et supposait que se transforme en profondeur la structure de sa personnalité : ses premiers jours à Paris le firent passer par une suite d'épreuves en vue de la nécessaire métamorphose.

Il s'exerça d'abord à réinvestir dans le prosélytisme la patience acquise dans le désert de son laboratoire. Une telle adaptation n'allait pas de soi. Il connut au début la tentation de l'exaspération et du découragement. Lorsqu'il lui sembla que la foule le dévisageait avec curiosité, cela lui remonta le moral. Il crut que la rumeur de sa présence à Paris avait commencé à se répandre, et que de plus en plus de gens le reconnaissaient dans la rue et aux terrasses des cafés. Le moment lui parut mûr pour faire son entrée officielle au temple de l'Europe nouvelle.

Il saisit la première occasion. Une exposition internationale de design futuriste s'ouvrait au centre Pompidou. Il se présenta à la cérémonie d'inauguration. Au moment où il passait la porte, des applaudissements retentirent. Il rougit, d'abord de pudeur, puis de plaisir. Il cherchait ses mots pour répondre à ces hommages avec simplicité et à-propos. Mais, levant la tête, il s'aperçut que le secrétaire général de la Communauté européenne venait de prendre place sur l'estrade d'honneur et s'apprêtait à prononcer une allocution. Les yeux de la foule étaient tournés dans sa

direction. Avec son esprit rigoureux, Paul Hymer déduisit sans complaisance qu'il y avait eu malentendu et qu'il avait pris pour lui des acclamations destinées à quelqu'un de plus prestigieux. Il avait maintenant assez d'assurance pour ne pas être abattu par cette déception mineure : après tout, il n'était pas le premier à venir parmi les siens et à n'être point reçu ! Il se blâma de sa présomption, mais s'accorda comme circonstances atténuantes la brièveté et la nouveauté de son expérience dans le domaine.

Il calma encore une fois ses ardeurs et résolut de laisser le temps à Paris de s'approprier à sa présence avant d'amorcer le contact. Afin de gagner du temps, il commença à rédiger dans sa chambre d'hôtel le premier chapitre de son autobiographie : cet ouvrage serait déjà avancé lorsque inévitablement des éditeurs s'en disputeraient l'exclusivité. L'après-midi, il déambula dans Paris et regarda avec plaisir ses plus fameux monuments, heureux d'ajouter à toutes ces gloires du passé celle de sa propre présence.

Vers dix-sept heures, il croisa sur le trottoir deux personnages influents qui réintégraient leur bureau après un interminable déjeuner d'affaires. Il obtint un rendez-vous immédiat.

Le lendemain soir il se retrouva donc en train de déguster un repas gastronomique en compagnie de Jacques Aubin et de René Gat ; un musicien se promenait entre les tables, égayant l'ambiance du restaurant d'un répertoire allant du fado au bouzouki en passant par le folklore kabyle et le flamenco.

Paul Hymer dut reconnaître très tôt à quel point le handicapait son peu d'entraînement à la virtuosité verbale. La discussion se fit essentiellement entre ses deux invités. Jacques Aubin avait pour seul souci de défendre les intérêts supérieurs de l'État français. René Gat par contre ne trouvait à sa patrie que des défauts, vouait une admiration sans bornes aux Américains et aux Japonais et espérait que la Communauté européenne forcerait la France à sortir de son narcissisme stérile. Le ton monta autant que l'addition. Les injures fusèrent ! Ils se qualifièrent respectivement de traître abject et de chauviniste préhistorique.

Le musicien tenta, en ce qui devait être sa dernière chanson, de calmer leurs ardeurs. Rien n'y fit ! Mieux valait peut-être les

stimuler pour qu'ils en finissent au plus tôt ; il soutint donc leur engueulade d'une polka endiablée. Ils semblaient inépuisables ! Le musicien prit donc son mal en patience et décida, pour se faire plaisir, d'y aller d'un rythme de valse. Cette fois, l'effet fut magique : les arguments se mirent à tourner en rond, et de plus en plus vite. Paul Hymer comprit enfin ce que signifie une ronde de négociations.

« J'étais si bien avant cette malheureuse soirée ! se dit le pauvre scientifique. Je ne comprends pas ce qui rend ces deux bons-hommes aussi agressifs : on a dû les laisser jouer avec des jouets militaires quand ils étaient jeunes. Si je veux me tirer de ce mauvais pas, je devrais donc lancer une pétition pour qu'on cesse de donner des jouets militaires aux enfants. Il faut miser sur le long terme. »

Assise à la table voisine, une jeune Britannique suivait la scène d'un œil curieux et amusé, notant certains détails dans son carnet de voyage. Elle s'aperçut sans difficulté que les deux personnages, absorbés dans leur prise de bec, se désintéressaient complètement de Paul Hymer, y compris lorsque ce dernier dut payer la note, qui n'était pas la moins relevée des spécialités de la maison.

Nouveau don Quichotte du pacifisme, notre Québécois éprouva à l'instant pour elle l'amour chevaleresque le plus vibrant et le plus platonique. Cet élan ne fut pas partagé. La jeune femme consacrait uniquement ses énergies à découvrir de nouveaux aspects de Paris. Se multiplièrent les lettres ignorées, les rendez-vous manqués, les sourires inaperçus, les offrandes oubliées. Paul Hymer, qui avait toujours assumé sans problème son néant face au cosmos, trouva insupportable d'être si peu de chose dans le cœur d'une inconnue dont il s'était épris.

Il envahit bibliothèques et librairies pour y lire tout ce qu'on savait sur le fonctionnement biochimique du sentiment amoureux, afin de trouver remède à cette mauvaise synchronisation. Ce fut peine perdue ! Mais les êtres de sa trempe ne se laissent pas abattre pour si peu. Cette impasse que la science s'avérait impuissante à résoudre fit surgir du tréfonds de sa conscience un

philosophe dont il avait jusqu'alors ignoré l'existence. Peu à peu, il se passionna pour de toutes nouvelles questions : quelle est la nature de l'amour ? est-il seulement possible d'en savoir quelque chose... et qu'est-ce que savoir ?

Contrairement à ce qu'il avait fait dans sa vie passée de chercheur, moins il trouvait de réponses à ces questions, et plus son esprit connaissait la sérénité. L'activité de s'interroger sans répit sur l'inconnaissable créait en lui un climat de paix intérieure. Le calme qu'il dégageait, son indifférence à l'agitation ambiante déroutèrent les gens qu'il côtoyait. Typiques de notre époque, ces rustres n'entendaient rien à l'intériorité. Ils lui trouvèrent l'air absent et essayèrent d'expliquer cette bizarrerie.

— Il entend des voix, finirent-ils par se répéter de l'un à l'autre.

Comme chez les enfants, on ne saurait prévoir de quoi s'amusera la rumeur publique. Alors que celle-ci avait dédaigné la solide réputation de chercheur de Paul Hymer, il suffit qu'on lui attribuât à tort et à travers des inspirations venues d'un autre monde pour que ce mythe conquît Paris.

Baissant pavillon, Paul Hymer retraversa allègrement l'Atlantique. Il s'est ainsi rendu jusqu'à l'imaginaire de l'auteur de ce texte. En ce lieu d'accueil inusité, il se vit sous un jour différent ; il a bien ri de se voir si irréel en ce miroir. Cela lui révéla enfin sa véritable vocation qui était de n'en avoir aucune. Son statut de personnage inventé l'exemptait des plus paralysantes contraintes de la condition humaine. Je m'en voudrais d'en dire davantage : la jalousie de l'auteur envers la polyvalence de son personnage risquerait de m'inspirer des propos injustes et mesquins.